

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 48

Artikel: Une veille de Noël : fin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Théâtre.

Les deux représentations de début ont laissé une excellente impression. C'est avec un vrai plaisir que les amis du théâtre ont salué la réapparition sur notre scène d'artistes connus et aimés parmi nous. MM. Richard, Alloume, etc., et M^{mes} Olivier, Richard, Angèle, etc., ont pu se convaincre, par l'accueil qui leur a été fait, que notre public s'attache aux artistes de mérite et sait les apprécier.

Ces témoignages de sympathie ne peuvent qu'encourager les nouveaux venus, qui, du reste, n'ont pas tardé à nous montrer que M. Vaslin avait eu la main heureuse dans son choix. Nous attendons de mieux connaître les acteurs qui viennent de débiter avant de porter sur eux un jugement sur lequel nous serions peut-être obligés de revenir plus tard; mais ce que nous pouvons dire dès maintenant, c'est que tout nous fait espérer une saison théâtrale agréable et digne de l'appui de notre population.

Une veille de Noël.

(Fin.)

— Non! non! je ne dois pas rester ici plus longtemps balbutia Anna, faisant un mouvement et regardant d'un œil égaré autour d'elle. Il me faut aller à la maison, vers mon père.

— Qu'y ferais-tu? demanda Eulalie, recouchant la jeune fille avec une douce violence. Tout ce qui pouvait arriver est arrivé, et le docteur m'a expressément recommandé de t'éviter toute émotion.

— Mais mon pauvre père, j'ai mal fait de le laisser à la garde de personnes étrangères, dit Anna avec désolation.

— Tu ne l'as pas laissé entre mains étrangères, c'est moi-même qui ai ordonné tout ce qui était nécessaire.

— Oui, sans doute, mais, bien que vous ayez mille bontés pour moi, vous lui êtes pourtant étrangère.

— Pas si étrangère que tu le crois, Anna, répondit Eulalie avec un sérieux fort significatif. J'ai connu ton père de fort près. Il y a longtemps de cela. C'est une histoire bien triste. Veux-tu que je te la raconte?

Anna, tout étonnée, la regarda et fit un signe d'assentiment.

Eulalie, après s'être agenouillée près du lit et avoir pris Anna dans ses bras, raconta ce qui suit :

— J'avais cinq ans lorsque j'eus le malheur de perdre mon père que j'aimais de toutes les forces de mon âme. Ma mère qui, avant son mariage avait appartenu au théâtre, reparut sur la scène lorsqu'elle fut veuve, et, au bout de quelques années, elle épousa, en secondes noces, un comédien. Quant à moi qui avais conservé un tendre attachement pour mon défunt père, je ne voulus rien savoir de ce nouveau venu, et je le lui témoignai ouvertement par mes procédés arrogants et raides. Il faut bien dire qu'il n'était pas l'homme à désarmer mes répugnances enfantines par l'amitié ni par l'indulgence. Il prenait, au contraire, à tâche d'irriter constamment ma mère contre moi. Cela me révolta; je trouvai cet homme abominable. Aujourd'hui que j'ai reçu les leçons du malheur et de l'expérience, je sais fort bien tout ce qui pouvait excuser sa manière d'agir à mon égard. Il était d'un naturel fort irritable, et, de plus, dévoré d'une ambition démesurée, tandis que son talent n'était, au fond, que médiocre. Il en résultait, pour lui, des combats perpétuels avec la direction et avec le public, attendu qu'il se croyait toujours mis de côté et maltraité injustement. On conçoit que tout cela exerçait une très fâcheuse influence sur son esprit, dans le cercle de la vie de famille, et que mon opposition arrogante devait lui causer de vifs accès d'impatience. Ce fut bien pis encore lorsque ma mère eut donné le jour à une petite sœur. Je l'aimai avec tendresse, mais aussi je voulus qu'elle agit, en tous points, d'après ma

manière de voir et comme je l'entendais. Je fis souvent crier et pleurer ma petite sœur. Alors on perdit entièrement patience avec moi. Ma mère elle-même, qui si souvent avait pris mon parti, se déclara contre moi. On me gronda, on me battit; j'étais malheureuse. Un soir, mon beau-père rentra à la maison dans un état de surexcitation extraordinaire. On lui avait confié un nouveau rôle dans lequel il comptait remporter un succès éclatant. Contre son attente, on l'avait sifflé. Courroucé au plus haut degré, il s'était avancé vers la rampe et avait adressé au public une allocution qui eût occasionné le tumulte le plus effroyable si on ne se fût hâté de baisser le rideau. Il va sans dire qu'il reçut immédiatement son congé. En proie à une fureur et à un désespoir sans bornes, il rentra à la maison bien disposé à décharger sa colère à la moindre occasion. Fort naturellement je devais être sa victime. Je ne sais réellement plus ce que je puis avoir dit ou fait pour l'irriter; ce qui reste positif, c'est qu'il me saisit par les cheveux, me traîna autour de la chambre, puis me lança dans le corridor. Cette fois-ci la mesure était pleine, une telle vie n'était plus supportable, et avant que je susse moi-même ce que je faisais, je me trouvai sur la rue, bien résolue à ne pas rentrer dans la maison de mes parents. Je passe sous silence les temps qui suivirent ce coup de tête. Comme un chien je me vis repoussée de toute part et réduite à me nourrir de restes et de débris jusqu'au moment où je fus admise dans une troupe d'acrobates ambulants. Et comme le courage physique me manquait, et que la seule vue de la corde tendue me donnait des frissons, le directeur, qui avait reconnu en moi un vrai talent pour la danse, me fit entrer à l'école du corps de ballet du théâtre, début d'une carrière aussi rapide que brillante. Ce fut alors que je songeai à retourner dans la maison de mes parents, cette maison où j'avais eu à supporter tant de cruautés et d'injustices, j'aurais aimé à me venger en reparaisant devant eux triomphante et couverte des applaudissements du public. Et pourtant..... au milieu des orgies dans lesquelles je me lançais, de gaité de cœur, il me revenait des souvenirs d'années plus dures, mais aussi plus chastes de ma vie. Au milieu des verres de Champagne qui s'entre-choquaient, j'entendais les appels de la voix de ma mère et de celle de ma sœur, ces deux êtres qui n'avaient rien fait pour perdre tout droit à mon affection. Toutefois ces visions se dissipèrent au milieu du tourbillon dans lequel je vivais et qui m'entraînait malgré moi. Les années se passèrent sans que j'entendisse parler des miens, qui ne purent soupçonner que j'étais la célèbre actrice qu'on applaudissait sous un nom supposé.

Eulalie ne put proférer un mot de plus. Elle était en proie à un tremblement nerveux.

— Le courage me manque, dit-elle enfin, d'une voix oppressée. En vain je veux retarder de te dire la chose, il faut qu'elle vienne au grand jour. N'est-ce pas, Anna, que tu sens déjà que je suis ta sœur, ton infortunée sœur?

Et Eulalie cacha sa tête dans l'oreiller et resta longtemps sans rien ajouter.

Anna, de son côté, en proie aux sentiments les plus divers, resta immobile.

— Oh! qu'il m'a tardé de te serrer dans mes bras, poursuivit Eulalie, mais je sens que je n'aurais pu plier mon orgueil jusqu'à me rapprocher de ton père. Ce n'est que dernièrement, lorsque j'ai appris votre déplorable position, que je m'y suis résolue.

Le second jour de la fête de Noël, tandis que les cloches sonnaient le service du matin, un convoi funèbre s'acheminait vers le cimetière couvert de neige. Une seule voiture suivait le cercueil. Il en sortit deux femmes costumées de noir. Se serrant l'une contre l'autre, elles s'approchèrent de la fosse ouverte. Lorsqu'on descendit le cercueil dans la tombe, la plus jeune fit entendre des sanglots déchirants. L'autre lui dit : « Calme-toi, enfant! de cette tombe sortira une nouvelle vie!

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.